

LECTURE : TEXTES DESCRIPTIFS



TEXTE 1

Thomas est un garçon timide, aux yeux doux et au regard franc. Un sourire triste perpétuellement posé au coin des lèvres, calme, avare de paroles, indifférent aux critiques, il semble traverser la vie comme un funambule.



TEXTE 2

Jody était déjà à la maison que l'homme n'était encore qu'à moitié chemin sur la route, un homme maigre, très droit d'épaules. Jody n'aurait pu reconnaître qu'il était vieux n'eût été le fait que ses talons frappaient le sol avec des saccades brusques. Quand il fut plus près, Jody vit qu'il était vêtu d'un pantalon et d'une veste en serge bleue. Il portait des chaussures grossières et un vieux chapeau Stetson à bords plats. Il avait sur l'épaule un sac de jute bourré jusqu'au bord. Au bout de quelques instants, il s'était suffisamment approché, de son pas traînant, pour qu'on pût voir son visage. [...] Ce vieillard portait une veste de serge bleue qu'il avait boutonnée jusqu'au cou par des boutons de cuivre, comme font ceux qui n'ont pas de chemise. Des manches, sortaient des poignets robustes et osseux, et des mains noueuses et dures comme des branches de pêcher. Les ongles étaient plats, courts et luisants.

J. STENBECK, *Le Poney rouge*,
trad. M. DUHAMEL et M. MORISE, © Gallimard.



TEXTE 3

La maison était confortable. En haut, il y avait un grenier où il était agréable de jouer quand la pluie tambourinait sur le toit. Au rez-de-chaussée, il y avait deux pièces, une petite chambre à coucher et la grande salle. La chambre à coucher avait une fenêtre que l'on fermait avec un volet de bois. La grande salle avait deux fenêtres avec des carreaux et deux portes, une sur le devant et une sur le derrière de la maison. La maison était entourée d'une palissade tordue, pour empêcher les ours et les cerfs de s'en approcher. Devant la maison, il y avait deux chênes magnifiques.

L. INGALLS WILDER, *La Petite Maison dans les grands bois*,
trad. C. LOEB, D.R.



TEXTE 4

Hier soir, les troupeaux rentraient. Depuis le matin, le portail attendait, ouvert à deux battants, les bergeries étaient pleines de paille fraîche. [...] Puis, tout à coup, vers le soir, un grand cri : « Les voilà ! » et là-bas, au lointain, nous voyons le troupeau s'avancer dans une gloire de poussière. Toute la route semble marcher avec lui... Les vieux bœufs viennent d'abord, la corne en avant, l'air sauvage ; derrière eux le gros des moutons, les mères un peu lasses, leurs nourrissons dans les pattes ; les mules à pompons rouges portant dans des paniers les agnelets d'un jour qu'elles bercent en marchant ; puis les chiens tout suant, avec des langues jusqu'à terre, et deux grands coquins de bergers drapés dans des manteaux de cadis roux qui leur tombent sur les talons comme des chapes. Tout cela défile devant nous joyeusement et s'engouffre sous le portail, en piétinant avec un bruit d'averse...

A. DAUDET, *Lettres de mon moulin*.